

LE DRAME DES DEUX FRERES GRECS DE JANNINA, DANS LES LEGENDES DE LA MOLDAVIE

La chute de l'Empire byzantin en 1453, sous les coups de Mahomed II, n'a pas pu faire cesser, ni empêcher les relations entre les Grecs et le reste du monde. La pénétration de l'élément grec dans les pays roumains, constatée pendant les XVe et XVIe siècles, dans le domaine économique, ecclésiastique et culturel, a été considérée par quelques historiens comme une continuation de l'influence byzantine.¹

Mais, les intérêts commerciaux de Constantinople ont fait augmenter l'influence grecque dans le XVIIe siècle, à cause de l'instauration de gouvernements phanariotes conduits par des gouvernants grecs.² Le nombre des grecs, commerçants, moines et hauts fonctionnaires,³ établis dans les pays roumains, est devenu si grand au début du XIXe siècle, que peu avant la révolution de 1821, les pays roumains étaient devenus pour eux une seconde patrie, pouvant organiser ici même la plus grande armée, destinée à délivrer la Grèce de la domination ottomane.⁴

Les noms de quelques uns de ceux-ci nous ont été gardés étant mentionnés dans les documents, les inscriptions, les notes, les manuscrits religieux ou dans les chroniques de leur temps, avec les titres qu'ils avaient eus dans leur qualité de: fonctionnaires, commandants d'armée, propriétaires de villages ou fonctionnaires ecclésiastiques, auteurs ou artisans ou grands négociants. La plupart pourtant sont restés dans l'anonymat. Ce destin a été subi surtout par les petits négociants et les albanais qui, enrolés dans l'armée Etairiste, avaient péri par le sabre turc, dans la lutte pour la libération de la Grèce. Peu nombreux ont été les héros dont le nom a réussi à d'être transmis dans

1. N. Iorga, *Roumains et Grecs au cours de siècles*, Bucarest, 1921, p. 12-22 et 38-47.

2. A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia traiană*, ed. III I. Vlădescu, vol. VI, p. 24-37.

3. *Ibidem*, vol. VII, p. 9-26 et 187-196; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. III, București, 1944, p. 22-24; 226 et 347.

4. M. Drăghiciu, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani*, Iași, 1857, vol. II, p. 108-120 et Zilot Românul, *Ultima Cronică română din epoca fanarioșilor (1800-1821)* ed. B. P. Hașdeu, București, 1884, p. 108-118.

les siècles suivants et dont les actions héroïques ont pu entrer dans l'éternelle mémoire. La rareté des noms passés dans les légendes chantées, ou pleurés par le peuple s'explique par le fait que toutes les actions entreprises n'ont pas eu le pouvoir d'exercer une puissante impression sur la psychologie des masses ou bien bouleverser les âmes des hommes et les accabler de douleur, afin de les déterminer à les retenir dans leur mémoire et de constituer autour de ceux-ci une légende, un mythe. Ces noms pourtant, qui ont réussi à s'imposer à leurs contemporains par leur tragique destin ont été retenus et transmis oralement aux générations suivantes. De cette dernière catégorie de légendes fait partie aussi celle constituée autour du nom d'un grec de Jannina, nommé Haralamb, tué par son frère dans le pays moldave, sur l'ordre du prince régnant.

La légende de ce drame retenue par le peuple roumain liée autour d'un massif monument d'art et d'architecture de Jassy, l'église du Saint Haralamb, qui existe même aujourd'hui dans la rue Sărăriei, raconte comment à la Cour des voïvodes de Jassy, pendant l'époque des Phanariotes, deux frères ont été enrôlés dans la garde des voïvodes constituée surtout par des soldats albanais, comme des "nefers" c'est-à-dire des gendarmes. Un d'eux se nommait Haralamb, l'autre Georges. Le premier est resté un simple soldat "nefer."¹ Le second est devenu officier, avec le grade de major, commandant de la garde voïvodale, surnommé "tufecchi-başa."²

Haralamb, probablement à la suite d'un incident qu'il avait eu à la Cour avec quelque boyard ou fonctionnaire, ou peut être las ou dégoûté de la vie militaire, a quitté son métier d'armes et a commencé à visiter et à piller les maisons des boyards et des grands négociants de Jassy. Après avoir pillé quelques grandes maisons de la capitale du pays, étant poursuivi par les autorités, il s'est retiré dans les régions des forêts de la Moldavie, près des montagnes. Là, comme c'était après le temps de l'épidémie de la peste et de la sécheresse, il avait trouvé facilement d'autres mécontents, persécutés par la destinée et il a pu organiser rapidement avec ceux-ci une bande de brigands. Avec cette bande, petite mais bien organisée, Haralamb attaquait parfois les Cours des boyards de la campagne, en distribuant leurs fortunes aux pauvres, dont ces fortunes avaient été dérobées avec la force par les maîtres de ces villages et — surtout pendant l'été — il parcourait les routes qui menaient vers la montagne et guettait les chemins des grands boyards qui allaient en pèlerinage vers les monastères, en leur dérobant les bagages et leurs bourses d'argent.

Poursuivi par les troupes des gendarmes du gouvernement, il avait réus-

1. Dr. H. Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, II Band, Bukarest, 1911, p. 1046.

2. *Ibidem*, III Band p. 1658 comandantul armurier.

si souvent à se sauver sain et sauf et à continuer ses attaques contre les résidences des boyards.

Les plaintes des boyards et des grands négociants turcs s'accumulaient et s'enregistraient en foule à la Cour du Voïvode à Jassy, mais personne ne pouvait venir à bout à Haralamb.

Un jour, lorsque le Conseil du gouvernement s'était réuni pour mettre en discussion, entre autres problèmes du pays, celui des troubles d'ordre social et publique envers le gouvernement, et chercher des solutions pour sauver le pays des méfaits de Haralamb — et qui donc pourrait capturer le fameux ancien soldat, devenu un dangereux brigand — un des hauts fonctionnaires avoua son impuissance à se mesurer avec Haralamb. Il proposa pourtant au gouvernement, tenant compte de l'ingéniosité et du courage de l'ancien soldat, que personne ne pourrait être plus capable de liquider la bande et le fauteur de troubles, que le frère de celui-ci, Georges, le Commandant de la Garde du Voïvode. C'est seulement lui, qui pourrait livrer Haralamb au Tribunal de juridiction.

Le Gouvernement reçut ce conseil et, sans trop hésiter et retarder, donna l'ordre à Georges, le "toufecci-başa" que dans le maximum du deux semaines, il devrait amener devant le tribunal son frère, vif ou mort.

Georges, quoiqu'il avait reçu l'ordre à contre-cœur, parcequ'il s'agissait de la poursuite, de la capture et de la remise devant le tribunal du Gouvernement de son propre et unique frère, choisit pourtant cinquante des plus braves soldats des cavaliers qu'il commanda lui-même, et, dans quelques heures les dirigea vers les chemins qui menaient à la montagne, parcourus par la bande conduite par son frère.

La troupe de cavaliers découvrit facilement les endroits parcourus par Haralamb, d'après les maisons attaquées et pillées et bientôt commença l'opération de la poursuite. Traqué dans ses cachettes des montagnes, contraint et embarrassé toujours dans son champs d'activité et fatigué, Haralamb avec toute sa bande fut cerné dans le village Bozieni du district de Neamţ. Après plusieurs coups de feu d'une part et d'autre, encerclé dans une maison et sommé de se livrer, Haralamb sortit dans le jardin et déchargea son pistolet contre son poursuivant, qui n'était autre que son propre frère. Affaibli par la fatigue, le chef des brigands n'atteignit pas son objectif, et ce fait décida en faveur du commandant de la Garde. Celui-ci, un parfait tireur, fixant et déchargeant comme un éclair l'arme meurtrière, tira en plein et Haralamb tomba à terre. Il le décapita ensuite et se présenta avec la tête à la Cour Voïvodale.

Entrant dans la salle du trône, en présence de l'entière Assemblée, Georges s'agenouilla devant le trône, déposa la tête de son frère et dit: "Votre Altesse, j'ai accompli Votre ordre, j'ai apaisé le pays et j'ai apporté la tête de mon

frère. Mais parceque vous m'avez ordonné de verser le sang de mes parents, qui coulait dans ses veines, je vous dépose en même temps, avec la tête de mon frère, aussi mes armes avec lesquelles je l'ai tué, et je vous prie de me permettre de quitter l'armée et faire pénitence pour me repentir."

En déposant ainsi le tête de son frère au pied du trône et auprès de celui-ci, ses armes, il éclata en pleurs et sortit dans la cour. La scène a été si émouvante qu'elle a fait pleurer toute l'assemblée, arrachant des larmes au Voïvode même.

Bouleversant par sa nature le drame, dont les acteurs ont été les deux frères grecs, a été rapidement diffusé parmi le peuple par les soldats qui avaient participé à la poursuite et au meurtre de Haralamb par les habitants du village de Bozieni, ainsi que par les grands boyards dignitaires, témoins dans l'Assemblée, au moment de la déposition par Georges, "toufecci-başa" de la tête de son frère et de ses armes. Ce drame est entré bientôt dans les légendes de la Moldavie en passant aussi dans la littérature écrite.

Porté à la connaissance du public roumain deux fois, d'abord au XIXe siècle¹ cette légende fut popularisée aussi dans notre siècle, contemporain.²

Tel que ce drame s'est déroulé, il aurait pu paraître à beaucoup d'entre nous comme incroyable. Mais, considérant l'idée des nombreuses légendes du passé roumain racontées par le chroniqueur Ion Neculce, comme celle de Daniel l'Ermite³ (Daniil Sihastrul), le chancelier Tăutul,⁴ ont fait preuve qu'elles contenaient des événements vrais, la curiosité nous a fait entreprendre des recherches pour constater en quelle mesure correspond à la vérité historique la légende de ce drame; et notre peine n'a pas été en vain.

Vérifiées par le rapport documentaire, on peut prouver que les personnes avaient existé véritablement et que les événements se sont déroulés aussi exactement.

En effet il s'agit des personnes qui ont vécu dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et au début du XIXe, et des événements survenus pendant le règne de Constantin Ipsilante, Voïvode de la Moldavie (7 mars 1799-28 juin 1801), père d'Alexandre Ipsilante, le futur commandant des troupes Etairistes de la révolution de 1821.

1. N. D. Popescu, *Calendarul pentru toți românii*, Iași, 1891 et reproduit par. Th. Codrescu dans *Uricaru*, vol. XVII, Iași, 1891, p. 400-405.

2. N. A. Bogdan, *Orașul Iași*, 1913, éd I - a, p. 236-237.

3. C. Turcu, Daniil Sihastru, *Figură istorică legendară și bisericească* în "Studii și cercetări de istorie", vol. XX, Iași, 1947 p. 246-260.

4. I. Corfus, *Încă un "cuvînt de - al lui Neculce se dovedește a nu fi legendă dans la revue "Studii de istorie" nr. 3, an. XVII, 1964, p. 597-598.*



L'Eglise de Saint Haralamb de Jassy.



La tombe du fondateur de l'église.



Une cloche de 1832.

Après la peste qui avait fauché des milliers de vies humaines entre les années 1792-1795, suivie d'une autre épidémie¹ en 1799 même, beaucoup d'habitants des villes et villages moldaves, devenus très pauvres, manquant de leur nourriture même, ont pris les chemins des forêts, devenant des brigands. En assurant leur existence par le pillage des passants, des négociants et des boyards, d'abord, quelques uns d'entre eux ont vu facilement ensuite dans cette occupation, peut-être aussi des perspectives d'enrichissement rapide au dépens des fortunes si mal gagnées par leurs possesseurs.

Dans cette ambiance, un soldat de la Garde voïvodale de Jassy, nommé Haralamb, avait quitté son métier d'armes. Le chroniqueur Manolachi Drăghici écrit que les événements retenus et racontés par le peuple dans les légendes, ont eu lieu dans les années 1799-1800 et que, Constantin Ipsilante avait fait don à Georges Leondari, "toufecci-başa," d'une propriété foncière en Bessarabie, "parcequ'il avait fusillé son frère." C'est le même chroniqueur qui nous informe que le "toufecci-başa" Georges, en quittant son métier d'armes (de gendarme) et se retirant à son domaine qu'il avait reçu en don de la part de son maître, qu'il avait servi beaucoup d'années, avait construit l'église de Jassy, sous le vocable de Saint Haralamb, dans le quartier de Sărărie, surnommé aussi "toufecci-başa," avec beaucoup de dépendances autour d'elle pour le confort des abbés officiants. Mais toutes ces constructions avaient subi des incendies et aujourd'hui elles n'existent plus. L'église est restée, malgré les incendies qui l'ont ravagée, parceque c'est dans l'Église qu'on doit officier le Service divin du bon Dieu. On peut donc parvenir à croire, en considérant l'état des constructions mentionnées, qu'une fatalité les poursuivait sans cesse, étant construites au prix du sang.²

Les documents de ce temps confirment aussi que, vraiment, un Georges Leondari avait vécu à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles.

Le registre du trésor gouvernemental des années 1795-1796 mentionne que Georges était "toufecci-başa" aussi bien au cours de ces années. En partant pour Constantinople avec un prisonnier et 18 soldats de la Garde voïvodale lors de la destitution du Voïvode Michel Constantin Suţu et de l'arrivée dans le pays d'Alexandre Jean Calimah, Georges, le toufecci-başa reçut le 17 juillet 1795, pour son déplacement 100 lei, le prisonnier 60 lei et les soldats reçurent en totalité, 900 lei, 50 lei pour chacun.³

1. Dr. P. Gh. Samarian, *Ciuma şi trecutul românesc*, Bucureşti, 1932, p. 137, 158, 237, et Dr. P. Samarian, *Medicina şi Farmacia în trecutul românesc*, vol. II (1775-1834), Bucureşti, 1938.

2. Post. Manolachi Drăghiciu, *Istoria Moldovei pe timp de 500 de ani*, Iaşi, 1857, p. 63-64.

3. Le Compte rendu du Trésor de Son Altesse Alexandre Jean Calimah pour les

Comme état civil, il était marié avec Hélène Buznea, étant ainsi devenu propriétaire des villages Ungheni sur le Prouth, de la région Jassy et Ungheni et Ciuciulea à l'autre rive du Prouth, de la même région.¹

Après l'exécution de l'ordre du Voïvode et le meurtre de son frère, il avait quitté le métier d'armes et avec les revenus de ces domaines auxquels il avait ajouté certainement aussi les économies de son salaire de toufecci-başa, il avait élevé pour la commémoration de son frère, l'église du Saint-Haralamb de Jassy, entre les années 1800-1804, donc, après le drame. N. R. Bogdan la décrit ainsi: "Une belle église, ayant comme patron Saint Haralamb (10 février), est construite sur une haute colline de Jassy, avec trois tours étroites, par dessus, sans clocher en briques, elle a un aspect différent des autres constructions semblables. Les cloches sont installées dans une sorte de clocher bas, construit seulement en poutres. Au sud de l'église se trouvait une ancienne fosse ou bassin, avec une fontaine jaillissante; c'était un ancien château d'eaux qui fut détérioré à l'occasion de la construction de l'école élémentaire "Basil Alexandri." Un bloc de pierre avec une ancienne inscription qui se trouvait dans le mur de la fontaine fut aussi détruit alors, sans qu'on eut gardé, au moins, une copie d'après cette inscription. D'après un synodique trouvé dans l'archive de l'église, on dit qu'elle a été construite en 1797 et d'autres croient qu'elle a été construite pendant les années 1800-1804."² Lorsqu'il est question du fondateur de cette église, l'auteur écrit que c'était un Albanais, nommé Georges Leondari, et son frère était le brigand Haralamb "à la mémoire duquel on a nommé aussi le patron de l'église le Saint Haralamb."

Le 19 mars 1805 l'église a été terminée et Georges Leondari, le toufecibaşa, demandait au Gouvernement l'approbation pour fermer un sentier, destiné à élargir la cour de l'église, afin qu'on puisse, sur le terrain ainsi agrandi, construire "des chambres qui devaient être à la disposition des abbés et d'autres hommes au service de l'église" (signé: Georges toufecci-başa).³

années 1795-1796, p. 44 et 45. Manuscrit 6/19, Bibliothèque Centrale de l'Etat — Jassy.

1. Th. Codrescu, Uricaru, vol. XVII, Iaşi, 1891, p. 475.

2. N. A. Bogdan, *Oraşul Iaşi*, ed. II, Iaşi, 1913, p. 236.

3. Th. Codrescu, o.c., XVII, p. 472: "Parceque, par l'aide du bon Dieu l'église du Saint Haralamb a été terminée et comme j'espère pouvoir construire aussi quelques chambres dans la cour de l'église, qui devront être mises à la disposition des abbés et d'autres hommes qui serviront à l'église et, parceque l'endroit ou devront être construites ces chambres est très étroit et que justemett là-bas se trouve un impasse auprès de la cour de l'église, je prie la misericorde de Votre Altesse, de bien vouloir accorder cet impasse à l'église Saint-Haralamb, afin que celle-ci, s'unissant avec la cour de l'église, on pourrait ainsi construire ces chambres."

La pétition de Georges Leondari a été envoyée à la Grande Chancellerie, qui avait chargé Ionitza (Jean) Caragea, le gouverneur de la Porte et l'ingénieur Toma du Gouverneur Manolachi Dimachi d'effectuer des recherches sur le terrain et de rédiger la charte de l'emplacement sollicité. La pétition fut approuvée et les dépendances furent construites.¹

Comme plan, l'église du Saint-Haralamb a été influencée par celle de Letcani, de la région de Jassy, ayant une forme unique dans le pays. Les deux étant construites vers la fin du XVIII^e siècle, par des architectes italiens, invitées dans le pays probablement par le Grand Chancelier Constantin Balș, fondateur de l'église de Letcani.²

L'église a été dotée avec trois cloches. Sur une des cloches se trouve une inscription d'où nous constatons que Georges le toufecci-bașa, donc, ainsi que son frère Haralamb, étaient les fils de Leondari de Jannina. Poursuivi toute sa vie — comme Caïn — par sa propre conscience, pour le crime commis, il dit dans cette inscription "qu'il offert aussi ces trois cloches de son argent, à l'église qu'il avait fait construire avec une ardeur chaleureuse," c'est-à-dire avec toute l'ardeur de son âme, et il prie, non seulement tous les passants qui verraient l'église mais aussi tous ceux qui entendrons le carillon de ces cloches, et, lorsqu'elles sonneront, petits et grands, qu'ils disent tous à haute voix: "Que le bon Dieu lui pardonne." Il était convaincu que seulement ainsi, son âme, par le carillon de ces cloches — comme il est montré dans les deux dernières lignes de l'inscription — pourrait enfin se reposer dans les tentes ou tabernacles des saints et justes.

La cloche avec l'inscription avait été apportée de Bucarest. Voici son contenu, en grec et en roumain:

Γεώργιος τοῦ Λεονταρή ἐκ τῶν Ἰωαννίνων,
Ὅστις καὶ Τουβεκτζή_πασης ὑπῆρξεν ἡγεμόνων,
Ἀνύψωσε καὶ κώδωνας τρεῖς τούτους ἐξ ἰδίων,
Ἐν τῷ ὄν ἡγειρε ζήλω θερμῷ τῶν θείων,
Ἵνα ὅταν σημαίνωσι, πάντες, μικροί, μεγάλοι
Συγχώρησιν παρέχωσιν αὐτῷ φωνῇ μεγάλῃ,
Εἶθε καὶ ἡ ψυχὴ αὐτοῦ διὰ βοῆς ἐκείνων
Ἀναπαυθεῖν ἐν σκηναῖς δικαίων καὶ ἁγίων
Gegossen 1804. A. B. in Bukarest.

"Gheorghe al lui Leontari din Jannina"

1. *Ibidem*, p. 473 - 474.

2. G. Bal, *Bisericile moldovenești din veacurile al XVII - lea și al XVIII - lea*, București, 1933, p. 281 - 284.

care a fost și tufecci-bașa la domni
 A înălțat și aceste trei clopote din banii lui
 În biserica pe care a ridicat - o cu rîvnă caldă
 Pentruca, atunci cînd vor suna, toți, cei mici și cei mari
 Să-i spuie cu glas tare: Dumnezeu să-l i erte
 Si apoi și sufletul lui, prin strigarea acelor clopote
 Să se odihnească în corturile celor sfinți și drepti¹
 (Turnat 1804 A. B. în București)
 Georges de Leontari, de Jannina
 Qui a été toufecci-bașa aux Voïvodes
 A fait élever aussi ces trois cloches de son argent
 Dans l'église qu'il a fait construire avec ardeur chaleureuse
 Afin que, lorsqu'elles vont carillonner, tous ceux petits et grands
 Lui disent à haute voix: Que le Bon Dieu lui pardonne
 Et alors, aussi son âme, par le carillon de ces cloches
 Pourrait se reposer dans les tabernacles des saints et des justes.
 (Fondu en 1804 A. B. à Bucarest).

Après l'achèvement de l'église et sa dotation avec les villages de son épouse (révendiqués plus tard par ses enfants de son premier mariage), Georges Leondari a vécu encore beaucoup de temps, trente années. Ecrasé par le poids du crime qu'il avait commis, il ne put plus jamais regagner sa tranquillité. Rien n'a pu le consoler et personne n'a pu lui effacer de sa conscience l'action commise. Décédé pendant l'été de l'année 1835, il fut enterré le 27 août de la même année, non sans avoir laissé lui-même, de bonne heure, une autre inscription gravée sur l'építaphe de son tombeau. Dans celle-ci, il rappelle aux générations futures que sous la pierre de la tombe gît un fils de l'Empire, qui a fait construire le monastère avec une ardeur infinie.

Il montre de nouveau qu'il est le fils de Leondari, assésseur de Collège. Ce qui le préoccupe pourtant, dans la plus grande partie de l'inscription de l'építaphe est le même désir, exprimé aussi dans l'inscription de la cloche, que ceux qui passeront et verront son tombeau, sont priés d'avoir soin de demander au bon Dieu le pardon de ses péchés, qu'il a commis non seulement comme soldat, mais aussi comme assassin de son frère. Voilà aussi la seconde inscription:

Ὑπὸ τὸν λίθον ἔγκειται τὸνδε τέκνον Ἡπειρου
 Τὸ κτῆσαν ταύτην τὴν μονὴν μετὰ ζήλου ἀπειρου,
 Γεώργιος τὸ ὄνομα, γόνος Λεονταρίου,

1. N. Iorga, *Inscripții din Bisericile României*, București, 1908, vol. II, p. 120,

Κολεγασέσσωρ τιμηθεῖς θεσπίσματοι Κυρίου.
Τοῦτον οἱ παρεχόμενοι καὶ τάφον θεωρῶντες
Τὴν ἄφεςιν αἰτήσατε παρὰ Κυρίου πάντες,
Ἵνα ὁ πλάστης καὶ Θεὸς αὐτὸν συγκατατάξῃ,
Μετὰ δικαίων καὶ εὐσεβῶν τοῦτον δὲ ἀναπαύσῃ.
Τῷ 1835 ἔτει, τῇ Αὐγούστου 27, ἡμέρα τρίτη.

Sub această piatră zace un fiu al Epirului,
Cel ce a clădit această mănăstire cu rîvnă nesfîrșită,
Gheorghe cu numele, fiul lui Leontarie
Asesor de Colegiu, învrednicit a fi cu voia Dumnezeu
Voi cei ce treceți pe aici și văzînd acest mormînt
Cereți de la Dumnezeu cu toții iertarea păcatelor
Pentru ca Dumnezeu creatorul să-l sâlășluiască
Împreună cu dreptii și evlavioșii și să-l odihnească.
(În vara lui 1835, în august 27, în ziua a treia /marți/)¹

Sous cette pierre gît un fils de l'Epire
Celui qui a fait construire ce monastère avec ardeur infinie
Georges, de son nom, le fils de Leondari
Assesseur de Collège, rendu digne de l'être, par la Grâce de Dieu
Vous, qui passez par ici et voyez ce tombeau
Demandez tous au bon Dieu le pardon de ses péchés
Afin que Dieu, le Créateur, puisse l'héberger
Ensemble avec les Justes et les Pieux et le reposer.
(Dans l'été de 1835, le 27 août, le troisième jour /mardi/)

Il a été enterré un jour de mardi dans la cour de l'église auprès de son épouse.

* * *

Par la présentation de ces preuves documentaires on a pu montrer que les personnes autour desquelles s'est constituée l'entière légende, avaient existés en réalité, ainsi que les événements se sont déroulés tels que nous les avons vus. S'il n'y avaient eu ces preuves, toute l'histoire de ce drame survenu entre les deux frères serait restée dans le domaine des contes ou des mythes. Parceque personne n'aurait pu jamais s'imaginer que deux frères, partis dès leur adolescence à la recherche de leur fortune dans le monde, loin de leur patrie, étrangers au milieu d'un autre peuple, en s'entraidant au besoin, engagés ensuite comme soldats dans la Garde du Voïvode à Jassy, ont pu

1. N. Iorga, *Inscripții din Bisericile României*, București, 1908, vol. II, p. 1-20.

aller si loin jusqu'à devenir ennemis mortels et que l'un d'entre eux allait avoir une fin si dramatique, sans qu'entre eux mêmes eut survenu le moindre incident. Et pourtant, les événements se sont déroulés tels que la légende les raconte.

Si la vie de militaire, soumise aux ordres des supérieurs en permanence, a mis devant Haralamb, peut-être, le problème qu'il n'est qu'un instrument de persécution des disgraciés et, d'accomplissement d'abus au nom d'une classe, et l'a décidé de suivre le chemin des forêts et, là-bas par besoin, lever les armes et piller quelques-uns de ses anciens maîtres qui l'avaient peut-être souvent humilié, le même métier de soldat, choisi par lui, a fait de Georges "toufecci-bașa," l'officier de Garde, le soldat plein de conscience et fidèle à son devoir, destiné à tuer et verser son propre sang qui coulait dans les veines de son frère, quand ses supérieurs lui ont donné un tel ordre.

Le peuple roumain a conservé dans ses souvenirs les faits accomplis par Haralamb pour la justice sociale, ainsi que ceux de Georges Leondari, qui, en qualité de soldat, a été un exemple de la conscience du devoir.

Comme homme et comme frère, le fondateur du monastère du Saint-Haralamb avait pourtant détesté son action commise sur l'ordre du voïvode et réclamée par les boyards, qui n'ont pas voulu tenir compte que celui qui était poursuivi était son propre frère. Ainsi en signe de protestation Georges a quitté son métier d'armes au moment même où il a présenté la tête de son frère.

Cette légende est racontée même aujourd'hui par les vieillards des plaines de la Moldavie. Elle a été recueillie et décrite avec grand art, sous forme d'une nouvelle littéraire, dans un recueil avec d'autres légendes, par le grand écrivain roumain Mihail Sadoveanu sous le titre de *Haralamb* dans le roman *L'Auberge d'Ancoutza* (Hanul Ancuței).¹

Institut d'Histoire "N. Jorga", Bucarest

ALEXANDRE I. GONȚA

1. *Hanul Ancuței*, București, ed. I, București, 1928, n. ed. II, 1958, p. 14-28.